

## Préface

Qu'attendons-nous d'un roman ? Trop souvent, je le crains, un clair rapport sur le monde, une élucidation de plus, une fine analyse de la situation théâtralisée en fiction peuplée de personnages pareils à ces comédiens dits *instinctifs*, qui ont en somme assez de métier pour paraître naturels. Or notre attente n'est jamais déçue, car de tels livres abondent. Nous y voyons représenté *ad nauseam* le jeu social, conjugal, sentimental et nous hochons la tête devant tant de vérité en contemplant notre reflet dans cette eau si limpide et si creuse qu'elle ne contient précisément que lui.

Iván Repila n'est pas de ces écrivains qui s'emploient à nous démontrer que, si la banalité est notre lot, la littérature ne sait qu'en remettre une couche. Il élabore de puissantes et noires allégories, des énigmes qui ne se résoudre pas comme crève une baudruche ou comme se dénoue aussi le roman à intrigue. Non. Il est l'écrivain du cauchemar et de la hantise. Ses figures insaisissables se meuvent là où s'est réfugiée la sauvagerie, dans les ombres des stupides réalisations humaines, anguleuses, dressées sous le ciel vide comme des monuments d'évidence et de bêtise. En le lisant, le soupçon nous vient que la vie ne se résume peut-être pas au délicieux petit programme légal que se sont concocté nos organes, ni le monde à une surface gelée où va pouvoir s'accomplir d'un bout à l'autre tout schuss cette fatale glissade l y a là matière à réflexion. Il y a matière à poésie. Toutes les spéculations sont permises. Un espace s'ouvre pour le songe et la méditation qui n'est certes pas un jardin zen parfaitement ratissé. Souvenons-nous du *Puits*, le précédent livre d'Iván Repila, où deux enfants, le Grand et le Petit, jetés au fond d'un trou, démunis de tout, y compris de langage, organisent les conditions de leur survie, de leur évasion, de leur vengeance, et arrachent même à leurs corps affaiblis des mots qui les revigorent, des phrases comme des cordes pour s'en sortir.

Nous pourrions parler d'une fable, mais quelle en serait la moralité, quelle en serait la leçon ? *Le Puits* est un astre noir rayonnant, polysémique, ses ondes térébrantes agacent tous nos nerfs, et c'est exactement ce qui se produit encore avec ce livre, *Prélude à une guerre*. Je n'en dirai rien de trop précis. Le préfacier est un importun. Il nous fait l'honneur des lieux en nous empêchant d'y entrer. Il faut lui passer sur le corps.

Donc, je vais m'effacer bien vite. Mais tout de même, je veux m'arrêter sur la beauté rare de cette langue (et m'incliner au passage devant le talent de la traductrice, Margot Nguyen Béraud), cette langue infiniment riche et évocatrice qui souvent s'élabore – ironique paradoxe – dans les pensées d'un muet. C'est sans doute pure coïncidence, dès que l'on rôde dans ces parages désolés, mais cette écriture a parfois des accents ducassiens – par exemple, il est ici question d'une jeune fille défigurée par les coups des policiers : « Elle ressemblait à une licorne maltraitée par des fils de baleiniers malades. Son corps était un drap sale, aérien, que le vent aurait pu emporter, et dont les articulations formaient des angles insensés, sans obstacles, sans os et sans cartilage. »

Le roman est le récit d'une lente apocalypse, du naufrage d'une utopie, d'une architecture qui se défait et devient un piège sans merci. Nous y verrons, car nous sommes très sagaces, des allusions au destin des migrants, à l'épouvante des villes tentaculaires où chaque homme est une âme en peine, nous comprendrons qu'il existe en effet « une lutte antérieure aux drapeaux et aux sociétés, aux économies et aux cartes ; un mal originel présent au cœur de la race, comme une sinistre embrassade qui aboutissait toujours, en l'absence de remède, au vain massacre des adversaires ». Et que l'homme occidental, pilleur éhonté des richesses de la terre, affamé de bonheurs illusoire, est bien cet « être famélique abusant d'une civilisation fertilisée dans la gangrène ».

Sombre prophète, Iván Repila ? Sans doute, mais doux poète aussi, qui connaît la vaillance et la fragilité de ceux qui luttent encore. Et cette prose si belle est elle-même, au milieu des horreurs qu'elle traverse, une manière de ressaisissement.

ÉRIC CHEVILLARD

**[Prélude à une guerre](#), préface Eric Chevillard, Jacqueline Chambon, 2019**